

m.

Gueule Cassée

1^{er} Juillet - 23 novembre 2009

Alors vint l'Epoque où nous avons marché en rasant les murs, où des chiens de gardes traînaient à chaque coin de rue, où nos regards devinrent obliques, où la peur découvrit nos lâchetés et nos limites, notre nudité désarmante.

A un bout, le désespoir attendait que je lui livre une dépouille, la mienne, en implorant.

A l'autre, la peau sans anicroche rattachée au sens premier de la vie, à l'évidence et à la simplicité, au plaisir et à la joie.

C'est d'ici que je devins phénix et chimère, c'est d'ici que déracinant définitivement, je pris note de l'ego et pris soin de le redresser.

Paroles d'Usul

Première sourate du Septième Livre - « **La Métamorphose** ».

Quand elle put enfin voir son visage dans le miroir insensible de la salle de bain, elle vit sa vie s'éparpiller soudainement en mille éclats d'elle-même et crut qu'il n'y aurait plus jamais de remembrement.

Sa lèvre supérieure était ouverte en deux, laissant apparaître des chairs, en lambeaux, qui, elle en était sûre, ne pourraient se recoudre assez pour lui rendre ce qui avait été, deux heures auparavant, sa bouche.

Son front était noyé sous un énorme hématome, ses yeux en étaient cernés tandis que son nez, soudain énorme dans ce visage défiguré, et une grande partie de son faciès étaient recouverts d'une croûte épaisse dans laquelle se mêlait un magma de sang et de morve sans rage.

Elle sentit des larmes acides qui perlaient au coin, elle sentit qu'elle avait besoin de crier pour arrêter le tournoiement de sa cervelle dans cette boîte crânienne qui semblait avoir triplé de volume.

Elle voulait s'effondrer, dans un élan d'auto-apitoiement total et sans honte, dans cette solitude, encore, qui s'ouvrait en elle, chassant la beauté, traquant, dans le moindre repli, cette énergie dont il n'y a pas si longtemps, mais quand ?, elle bouillonnait.

Elle voulait être ailleurs et que cela ne lui fut jamais arrivé.

Alors qu'elle perdait tout à fait sa dignité, des bruits furtifs lui parvinrent de la chambre et elle se souvint de ce présent, elle se souvint de cette réalité que rien ne pouvait dissoudre.

Elle releva la tête, revit encore ce visage sans personnalité, ce visage en devenir qui avait été le sien, tenta de serrer les dents et sortit de la salle de bain en ravalant ses larmes.

Elle voulut faire de l'humour, pour détendre un peu la tension qui la parcourait, pour pouvoir se dire que si elle en riait, c'est que cela n'était pas tout à fait grave, que la douleur qui lui mordait la moelle n'était peut-être qu'une vue de l'esprit et qu'une fois sortie de l'enfer cotonneux des urgences, elle pourrait reprendre le fil, rattraper le temps perdu.

Lorsque le médecin voulut la rassurer en lui disant qu'elle pourrait passer ici une nuit de repos, elle prit conscience des heures à venir loin d'un regard ami et paniqua.

La fébrilité céda le pas à un désappointement profond et la vida de ses dernières forces vitales.

Elle déconnecta et, pour dissoudre, coupa dans l'instant ce qui la retenait encore à elle.

Démembrée, elle se laissa recoudre comme une poupée de chiffon, mettant à distance et supposant les mains du chirurgien triturant quelqu'un avec qui elle n'avait rien à voir.

Elle entendait sa voix, clairement, et répondait méthodiquement aux questions, mesurant la distance d'elle à elle-même, bien longue, tout en se sentant prise dans les rets de son propre corps dans lequel elle étouffait.

Toute la nuit, alors qu'elle ne devait jamais trouver le repos promis, luttant contre le sommeil, les signaux d'alerte au paroxysme, elle ne refaisait déjà plus le juste décompte de la journée qui l'avait menée jusque-là.

Elle aurait voulu être frappée d'amnésie, perdre définitivement cette mémoire, trouée, qui ramenait par à-coup un mot, une sensation, un goût âcre, une peur.

Toute la nuit, alors qu'elle ne devait jamais trouver le repos promis, elle égreña sans parvenir à séparer le bon grain, fit et défit la pelote du souvenir, sans jamais y voir la cohérence, sans jamais pouvoir, avec certitude, identifier l'instant où tout bascula.

Sans étonnement, le matin la trouva en pleine forme et la cueillit à froid, comme d'ordinaire, comme si la longue nuit avait déjà été lavée, dispersée elle aussi dans la course du temps qui, depuis la veille donc, avait décidé d'être une fuite folle, sans retournement, toute offerte à la dérive.

On l'autorisa à faire un brin de toilette et de nouveau, elle vit son visage.

Mais celui-ci était muet, ne lui parlait déjà plus et elle le quitta presque sans amertume.

Plus tard, alors qu'elle tentait d'effacer les traces, quand il lui fallut, quatre fois par jour, prendre soin, elle l'avait ouvert à ses états d'âme sans qu'il ne se décida vraiment à lui répondre.

Elle, qui, d'une certaine manière, avait fait l'impasse sur son corps, ne savait pas trouver les mots pour qu'il se souvienne de lui et qu'il émerge, seulement barré de cicatrices anciennes qui n'offensaient plus.

Quand il lui parlait, c'était pour lui signifier sèchement sa fragilité, pour faire naître en elle une colère violente, une tristesse qui collait et pesait sur la plus recluse de ses viscères.

Ce visage.

C'était bien évidemment le sien.

Mais quelque chose qui n'était pas d'elle s'y était visiblement incrusté.

Alors qu'elle tentait d'effacer les traces, un aiguillon la transperça, au plus profond, là où elle savait enfoui ; un aiguillon la transperça et elle perdit connaissance.

C'est-à-dire qu'elle se perdit de vue.

Le premier jour de liberté avait été comme un rêve qu'elle avait traversé d'un coup, débordante, ne ressentant qu'à peine, transfigurée, transportée, puisant on ne savait où une force qui semblait intacte.

Elle l'avait l'impression d'être debout et les élans de sympathie l'étonnaient presque. Elle surprenait sans la comprendre la prudence avec laquelle on soutenait son regard. Elle relativisait ce qui, si on lui avait demandé son opinion, lui paraissait déjà fortuit.

Quelque chose s'était passé à l'évidence mais il y avait trop de bruits autour d'elle, trop d'épaisseur pour qu'elle puisse porter au jour ce qui en suppurait, ailleurs ; il y avait un étau, serré si fortement qu'elle ne savait même pas qu'elle était étreinte et éreintée.

Le soir, elle prit la parole et parla de tout l'amour qu'il restait à faire, de tout l'amour qu'il restait à partager, de tout l'amour vers lequel il fallait plus que jamais se tendre.

Elle parla de l'amour comme s'il ne l'avait pas désertée, comme si la porte de son ego ne s'était pas refermée ; elle parla d'amour comme si rien n'avait changé de place.

Pour la première fois, elle les vit partir pour un concert sans elle et, sans qu'elle le sut, cela la brisa, net.

En remontant les escaliers, une lassitude sans équivoque lui saisit les reins et le temps qu'elle mit à rentrer chez elle lui parut interminable.

Elle ne pouvait plus esquiver, l'illusion ayant fait le tour et repoussé tant qu'elle le put.

Elle s'ouvrit tout entière à la fatigue et fit place aux maux qui affluaient, qui déversaient, qui voulaient arracher, au passage, sans délicatesse, son épiderme et tout ce qui se cachait en dessous.

Ce premier laisser-aller trouva son sens dans l'épuisement et elle admit que cette deuxième nuit avait été profonde mais sans repos.

Cet épuisement lui fit longtemps de l'ombre et longtemps, elle ne comprit pas la corrélation : le moindre effort physique lui coûtait mais ce qu'elle ne percevait pas encore, c'était la force et l'étendue de l'éclatement.

A l'intérieur, les rouages s'étaient ébranlés, la mécanique parfaite était à l'œuvre et tout se préparait à la réminiscence.

Quand les derniers points furent tombés, elle passa sa main sur sa lèvre à la recherche de nouvelles sensations, sans espoir d'y retrouver celles des origines.

Puis elle passa sa langue afin que celle-ci scrute plus aisément et identifie.

Le chirurgien avait bien travaillé, la suture, bien que visible, ne déformait rien et elle se persuada que bientôt, il n'y paraîtrait absolument plus.

Mais il n'était pas tout à fait fini le temps à se pencher sur l'anatomie : il lui fallait encore caresser pour assouplir, caresser pour ne pas assombrir, caresser et focaliser pour en réchapper.

La chose qu'elle n'osait plus faire, c'était couper ses cheveux à ras parce qu'elle savait, par anticipation, qu'elle ne pouvait assumer que sa face soit ainsi à nu, sans recours.

Elle ne se voyait que comme une gueule cassée, une gueule bavarde aux regards curieux des autres, une gueule qui racontait la surface et supposait, pour qui saurait saisir, cet imbroglio, cet enchevêtrement d'états contradictoires, ce grand bordel diffus et pernicieux.

Mais elle-même ne saisissait rien et tout la fuyait au quotidien de son monde, qui tournait si vite, qui la noyait si profondément ; elle ne saisissait rien et c'est l'esprit presque serein qu'elle toucha le fond.

Surtout, il y avait ces questions, ce vertige qui ne trouvait jamais son sens et sens dessus dessous, tout se nouait en elle en une inexorable angoisse qu'elle ne pouvait refouler.

Tout à coup, il lui fallut prendre la mesure, assembler les faits, revoir les troubles du passé et réévaluer, refondre cette place qu'elle avait cru sienne et qui s'étendait plus loin qu'elle ne l'avait vu.

Revenant sur ses pas, découvrant par hasard son propre témoignage qui lui parlait, bien avant, pourtant et déjà, de prudence, elle s'en voulait d'avoir baissé la garde, d'être passée à côté de ses pressentiments, de n'avoir pas saisi la portée.

D'autrefois, elle se mettait en rage de se voir céder aussi facilement à la panique et tentait de recentrer, se souvenant du hasard, se rapprochant d'une réalité distordue, espérant trouver le signe, guettant le moment où.

Mais rien n'apaisait sa soif, tout demeurait fugace, tout se liguaient contre elle pour ne pas donner raison à cet acte, ce geste contre elle, le plus violent et le plus absurde qu'elle avait eu à subir.

La vérité se pelotonnait dans un coin désert de sa mémoire et quand bien même, la part de mystère, elle le savait sans s'y résoudre, devait

demeurer, comme demeurerait la tâche sombre qui avait pris place sur l'arête de son nez.

Cédant à la paranoïa, la foule lui était insupportable, les bruits de cliquetis étaient évidemment suspects, les regards d'inconnus la mettaient mal à l'aise.

Elle étouffait et marchait le regard toujours circulaire, jusqu'à se heurter elle-même, scrutant, encore, encore et longtemps, quelque chose dans son inconscient qui aurait pu expliquer clairement, qui aurait posé cette pierre angulaire d'où renaître.

Dans les moments d'euphorie où elle se sentait forte, elle ne songeait pas à profiter de l'espace, à prendre le large, à changer d'air.

Mais ces instants rares se dissolvaient toujours au profit du doute et de la lassitude et nul endroit ne semblait pouvoir être un lieu d'apaisement.

Si elle ne pouvait, chez elle et en pleine conscience, se reposer de cette invraisemblance, où pouvait-elle aller ?

Non qu'il n'existât pas ces maisons qui s'ouvraient de manière si hospitalière ; partout elle aurait pu s'étendre et être dorlotée. Mais rien ne faisait refuge à cette solitude qui lui était revenue sans surprise, pareille aux heures tristes où elle s'était vue au bord d'elle-même, à bout, si fatiguée, si usée que plus d'une fois, elle avait songé à.

Elle cherchait cet asile, ce lieu neutre où ses écorchures n'auraient trouvé ni condescendance, ni négation.

Fuir l'air vicié qui l'entourait, réapprendre à se reconnaître, voler aux temps ces heures qui se dérobaient platement, elle désirait cela ardemment mais ne cessait de tomber dans le vide.

Au milieu de son crâne, scindé, elle pouvait s'appeler par son prénom de longues minutes avant que quelque chose ne lui fit écho.

Quand elle se vit si flasque, si vidée d'elle-même, elle s'accrocha encore à l'idée qu'elle n'était plus faite pour ce malheur grandiose d'où elle avait jailli, il y avait si longtemps, en se jurant de toujours respirer la vie.

Elle jurait encore quand la dernière accroche céda sous le poids de son impatience.

Elle jurait toujours quand le premier venin figea, dans son œil, les décombres d'un présent qu'il fallait coûte que coûte décoller.

Avec les premières pelures, de minuscules parts de son ego tombèrent aux oubliettes.

Puis la masse s'agglutina à l'affleurement.

Elle chercha, affolée, son hachoir et finit par le trouver.

Elle sut l'élasticité de l'immatière, du tissu intime qui pouvait se concentrer en un point si précis, se dissoudre dans la confusion la plus totale ou s'étendre sans aller plus loin jusqu'au bout de ses organes, dans chacune de ses cellules, partout.

La plupart du temps, elle errait, fractionnée et sans rattachement, à la lisière, sondant les rigoles, palpant les membranes, se persuadant que l'émiettement ne pouvait s'ancrer aussi durablement, aussi profondément sans céder.

Elle attendait l'essoufflement de la dispersion et plus d'une fois elle se vit, de nouveau rassemblée, maîtresse d'elle-même, réfrénant sans effort apparent l'affolement.

Elle sut l'élasticité de l'immatière mais aussi - concrètement - l'élasticité de ce corps, de ce visage, toujours lui, qu'elle avait cru perdu et qui lui était finalement revenu, en pleine face, de nouveau prêt à affronter, à s'enchanter de la beauté du monde.

Pourtant, longtemps après les coups qui lui avaient été portés, longtemps après que les coutures aient si simplement ressoudé les chairs, longtemps après, pas un jour ne passa sans résurgence et rien de tangible ne lui offrit la possibilité de l'effacement.

Elle était alors dans l'incapacité de savoir jusqu'où l'intégrité de son être avait été dépecée.

Ce qu'elle savait, c'est que sa parole avait été tranchée - net - et que le son de sa propre voix la laissait de marbre.

La colère la submergeait, envahissait tout comme la gangrène et trouvait tant d'appuis, tant d'ombres sur lesquelles se projeter, tant de complicités dans les lâchetés quotidiennes et les défilements qu'elle ne pouvait la contenir.

Quelle porte s'était malgré tout ouverte en elle qu'elle pensait deviner dans un geste, un mot, dans la façon même de reprendre de l'air le contour de ses semblables et ce qui s'y tramait dans le fond ?

Son instinct devint bavard et des comportements sur lesquels elle avait appris à glisser, par bienséance, par le truchement de la politesse, lui étaient dorénavant insupportables.

Elle distinguait l'hypocrisie, les faux-semblants et cela entrechoquait son être avec une violence inouïe.

Muette, elle prenait au pied de la lettre, sans distinction, se blessant aux sourires en coin, s'égratignant aux façades des regards en biais, s'écorchant et usant ses ongles déjà courts aux parois des apparences si peu trompeuses.

Ne pouvant espérer la connivence, elle cherchait le respect et n'obtenait que trop souvent condescendance et maladresse, parfois mal intentionnées, qui rendaient plus insupportable encore le silence auquel l'avait contrainte le choc.

Tout ne lui semblait que parade ou parodie, tout était masque et plus rien ne parlait de symboles, de métaphores ou d'allégories comme si toute la magie avait été gobée d'un coup.

Pourtant dans l'intimité d'un proche, l'épanchement était toujours possible et elle ouvrait alors de grandes vannes d'où jaillissaient des flots intarissables de paroles sassées et ressassées, toujours identiques d'où perlait cette fragilité neuve qui nourrissait - sans la repâître - cette colère qui la submergeait, qui envahissait tout comme la gangrène.

Alors, quand les larmes lui venaient, simplement pour saler les cicatrices, pour cautériser, elle serrait les poings avec rage et se détestait sans mesure.

Elle avait donc pris cette habitude, en terrain connu et inconnu, de se méfier désormais de tout et surtout de tout le monde.

Elle, qui avait été ouverte et pénétrable, se recroquevilla sur elle-même pour survivre à ses visions, aux cauchemars des ombres qui la suivaient dans la rue, qui écoutaient ses conversations, qui observaient l'air qu'elle déplaçait.

Entre fantasmagorie et paranoïa, la limite était étroite et entre les deux, il n'y avait guère de place que pour des éventualités, des suspicions, des effets d'imagination sans borne.

Comme elle tentait de prendre conscience du poids de ses mots, elle essaya d'abord de suivre le parcours de son histoire sur les réseaux parallèles et la retrouva partout, sur des sites inconnus, transmise par des noms inconnus, réfléchi à des centaines d'exemplaires dans des lieux qu'elle n'avait jamais fréquentés.

Elle lut et relut des commentaires, sensible aux indignations, étonnée de la violence qui les parcouraient, touchée, profondément, par ceux qui l'accusaient, qui justifiaient, qui ne s'offusquaient pas mais qui normalisaient ce geste qui l'avait anéantie.

Ce n'était pas rien que de savoir que des milliers d'yeux avaient vu sa gueule de travers, que des chaînes se déployaient sans qu'elle ne

puisse en contrôler la venue et la dispersion et au lieu de la rassurer, cela renforça en elle ce sentiment de désincarnation absolue contre lequel elle ne pouvait déployer son indifférence, paravent inutile qu'elle crut pouvoir ouvrir un moment mais qui avait été balayé, comme un fétu, par les vents acides de la rumeur.

Elle avait repris le devant de la scène, d'abord pour honorer ce qui avait été mis en place bien avant l'incident et là encore, des bouches qu'elles n'avaient jamais entendues auparavant lui parlaient d'elle et s'émuvaient.

Jusqu'où et jusqu'à quand demeurerait-elle cet emblème involontaire de la violence étatique ?

Jusqu'où et pourquoi cela ne suffirait ni à la remettre debout ni à mettre à bas ?

Car bien que pour beaucoup elle apparut comme la goutte de trop dans le torrent des injustices, le vase ne déborda pas et après elle, d'autres visages bouffis de maltraitances, d'autres intimités violées, d'autres dignités rabaissées et des morts venaient à leur tour raconter l'Histoire.

Bien qu'elle n'y ait jamais cru, elle aurait voulu être ce point final, elle aurait voulu que cela cesse une fois pour toutes.

Elle aurait voulu que tous - y compris elle-même - prirent la gravité à sa juste mesure et fassent corps, rempart, obstacle, comme un sursaut dans ce pays morne où elle avait poussé, bardée d'idéaux et de fraternité, dans cette forteresse étriquée qui s'enorgueillissait d'un passé fallacieux pour cacher l'horreur d'un présent uniforme.

Mais la déliquescence des forces, la confusion, le refus de nommer l'Époque, le bruit feutré des bottes sur le bitume, l'avalanche et la profusion d'informations catastrophiques, tout contribuait à ce qu'ici, les voiles de la raison s'épaississent et que naisse et croisse une terrible impuissance.

Ce n'était pas l'engourdissement qui filtrait au travers des muscles mais ceux-ci ne savaient plus se tendre et lorsqu'on les bandait, il en avait été si peu fait usage qu'ils fondaient aussi sec comme neige au soleil ou se rabougrissaient dans des brumes d'amertumes.

Ce peuple, son fondement, avait perdu la ligne claire et elle aussi, éperdue dans ce remue-ménage sans visée, se dispersa et tenta simplement d'éviter les écueils.

Oui, en vérité, les premiers temps où elle reprit le devant de la scène, cela lui coûta l'envie et elle perdit pour un temps l'objectif.

Car l'amour était loin, dissocié des actes journaliers et comme elle ne savait pas, malgré l'humilité sincère, implorer, elle s'époumona sans reprendre vraiment de l'air, à se convaincre qu'elle n'avait pas tout à fait perdu la voie.

Elle reprit le devant de la scène, comme on prend le taureau par les cornes, comme on se retrouve au pied du mur, comme on saute dans le vide en faisant ce pari fou que la corde qui vous retient ne cèdera ni ne vous étranglera, en prenant de l'élan, en déséquilibre.

Depuis ce temps où pour la première fois elle s'était donnée en spectacle, le trac avait toujours noué au fond d'elle cette juste appréhension, même dans les lieux familiers, même devant un public qu'on eut dit conquis d'avance, même quand elle ne laissait rien paraître de cette terreur qui s'évanouissait le plus souvent au premier mot échappé de sa bouche.

A cet instant, le choix n'était plus à faire et il ne lui restait plus qu'à se frotter aux yeux et aux oreilles, qu'à s'ouvrir au flottement des vibrations, de toutes ces choses invisibles, ses sensations indescriptibles qui faisaient lien entre elle et le public, tout deux prêts au partage et à l'échange.

Elle aimait cela passionnément : le rite, quand il lui fallait entrer dans la peau d'elle-même en passant son costume, le dénouement de cette tension, le « sacré » qu'il y avait dans cette tentative d'union totale, en un lieu, en une heure qui n'était plus neutre mais qui, projetée hors du temps, dans un suspense intense, se teintait au fur et à mesure d'une couleur unique, sans comparaison et chaque fois renouvelée.

Ces moments de communion qui, par un effet de vases communicants, la vidaient tout en la remplissant, étaient aussi forts à vivre que l'épuisement de son corps, lourd et léger d'orgasmes, lorsque tout disparaissait pour revenir à l'Origine.

Ce n'était pas par narcissisme qu'elle avait autant de bonheur à arpenter les scènes, même si cela aider à recentrer, elle qui avait tant de mal à trouver dans son être satisfaction et amour propre.

S'il lui était plaisant de voir dans les yeux l'étincelle qu'elle avait voulu y allumer, c'est parce qu'elle savait que ses yeux brillaient de la même intensité, parce qu'il se tramait là quelque chose qui n'appartenait qu'au mystère, qu'il ne fallait ni rationaliser, ni circonscrire sous peine de le dénaturer.

Le don se faisait sans restriction, la joie était pure, simple, comme, elle le supposait, au temps de l'enfance oubliée, quand on pouvait simplement s'enivrer à courir après le vent.

Dans ces moments-là, son corps qu'elle traînait d'habitude comme un poids mort, son esprit qui l'entravait se trouvaient fondus l'un dans l'autre dans un lâché prise qui la soulevait et qui, dans ce va-et-vient d'énergies - entre elle et elle-même, entre elle et le public, entre le public et lui-même - revigorait, ressourçait et faisant sens.

Sa poésie, oralisée et débarrassée de l'instant souvent tragique de l'écriture, semblait la purger de tout et la maintenir en vie.

Alors quand elle se vit anéantie, elle mit tout son espoir dans le fait que monter sur scène la laverait enfin de cet affront.

Il n'en fut rien.

D'abord, elle se rendit compte que les mécanismes de la parole avaient été touchés.

Quand elle chantait, de la salive emplissait sa bouche sans qu'elle ne puisse la contrôler et elle se voyait baver d'une eau dénuée de rage. Ses dents lui faisaient mal et tout son visage était comme engourdi, enserré, sans maux de tête mais indéniablement cotonneux et un bourdonnement sourd chuchotait en permanence à ses oreilles.

Sa lèvre raccommodée la lançait sans douleur et à l'endroit de la cicatrice, la tendresse de la chair avait été mise en boule et cela lui faisait une dureté à la sensibilité dérangement.

Elle quittait la scène épuisée, vide, plus âgée qu'elle n'avait paru en y montant et cette fatigue inattendue révéla une lassitude qu'elle n'aurait jamais crue possible auparavant.

Au fur et à mesure, éloignée d'elle-même à l'endroit où elle s'était trouvait le mieux, elle ne fit face que pour ne pas se perdre tout à fait, à la recherche de ces sensations qui l'avaient portée, fouillant

dans les regards son écho et ne trouvant que la vacuité de son monde écroulé, dispersé dans l'écoulement de minutes sans fin.

Le plaisir avait disparu, et sans jamais tricher, elle se dédoubla, se détacha d'elle-même, ne ressentant plus la faim, n'ayant plus soif d'autrui, n'arrivant que difficilement à ne pas s'effondrer, retenue par une absurde dignité qui l'épuisait encore plus.

La jouissance brisée, incapable de se complaire, elle eut de nouveau la certitude qu'elle ne valait pas le poids de son eau et malgré l'intensité qui brillait encore dans les yeux, ceux-ci ne faisaient plus miroir, le cercle s'était refermé, la laissant loin, dérivant, comme exclue de sa propre fête au milieu de ses invités.

Elle tournait en rond sans savoir si elle cheminait toujours sur la même route ou si, arpentant des cercles concentriques, elle finirait par atteindre le point.

Elle suivait des courbes qui semblaient mener à des impasses, remontait des pentes sans visée, descendait des méandres qui paraissaient finir en voie sans issue.

Que ce soit dans sa chair ou plus loin dans cet endroit que nul mot n'avait sans doute hanté, il y avait comme une accumulation d'impressions, une accumulation de non-dits alors même que tout dans son être hurlait.

Après avoir si difficilement repris la parole, elle s'était mise un jour devant son écran et ses doigts s'étaient agités dans une frénésie qu'elle connaissait bien.

Rendue là, il n'y avait plus qu'à se laisser faire, sans maîtrise, l'écriture venant à elle, jusqu'à ce point où il ne lui restait plus qu'à relire et à entériner.

En soit, écrire avait fini par devenir comme naturel, comme si à cet endroit, elle pouvait être au plus près d'elle-même et il n'y eut jamais d'année sans poésie.

Les mots lui venaient toujours du derrière de son crâne et se projetaient sans a priori dans un vertige où elle se laissait choir sans peur.

Bien avant d'élever la voix, la poésie avait été ce qui l'avait tenue hors de portée de la folie, ce qui avait permis l'expression d'une sensibilité exacerbée, tout en carapaçant pour éviter que la corrosion d'une vie indélicate ne s'immisce à travers ses pores pour atteindre ses organes vitaux : les reins, le cœur et bien entendu ce cerveau, labyrinthique, dont le chaos submergeait.

Là encore, nulle vanité dans cet acte qui tenait de l'instinct de survie, qu'elle n'avait jamais anticipé et qui l'avait toujours accompagnée sans qu'elle ne sut jamais pourquoi.

Ainsi, quand elle sentit derrière sa tête cet impérieux picotement, elle se réjouit à l'idée qu'ici, enfin, commencerait la route d'une guérison si ardemment désirée.

Il n'en fut rien et voici ce qu'elle écrivit :

« Visages pâles, nous avons craint de voir nos peaux brunir au soleil et nous sommes retournés à l'ombre des cavernes, pourtant frileux, nus sous l'abîme de l'apparence, ouvrant nos béances à la solitude.

Nous avons recouvert de nos mains nos yeux, comme si c'étaient eux qui nous auraient permis de voir, comme si nous ignorions que *cela viendrait de quelque part en nous de plus profond et de plus sensible.*

Visages pâles, nous ne savions plus déchiffrer les rêves, ni lire dans le vol des oiseaux la venue de l'orage mais nous pouvions transpercer le ciel, nous mouvoir plus vite que le son, vivre et mourir sans avoir pris soin de nos âmes.

Nous pensions avoir évité le chaos, de n'en avoir, pour certains d'entre nous, même pas ressenti la secousse, de n'avoir pas été ébranlés et au bout, de n'avoir que des questions existentielles pour nourrir nos appétits, pour justifier nos élans chromosomiques, pour décrocher de la matière.

Visages pâles, voulant toujours éviter le pire et remettant à plus loin, dans l'ailleurs, les rites de nos barbaries, nos maisons restaient closes mais nous n'étions plus aux aguets.

Nous étions si domestiqués qu'à ravalier nos rages, des dents de lait ornaient encore nos bouches et que nous titubions, alors même que nous pensions courir.

Visages pâles, de la décadence de nos civilisations, nous n'entendions que le roulis lointain des conséquences et nous appelions

« lendemains » ces jours qui s'effeuillaient sans évidence, qui tombaient un à un, sans poids et sans consistance, qui repoussaient.

Nous rêvions des étoiles alors même que nos pieds ne prenaient pas racine, alors même que nos corps s'entravaient, alors que nos dos devenaient courbes et que nous ne respirions déjà plus que par à-coup.

Visage pâles, à recoudre nos peurs, à nous vouloir à tout prix vivants, nous songions, aux termes d'euphories passagères, que nous avions déjà assez pleuré et que l'acquis valait toujours mieux que l'inné pour se départir des héritages sanglants.

Les descendances étaient venues et nous nous disions, finalement, que le voile s'était épaissi suffisamment, qu'il n'était peut-être plus nécessaire de se tenir aussi raidement sur nos gardes ; nous avons cru entrevoir l'aisance et la facilité : ces dons qui n'en étaient pas et que nous voulions transmettre comme si cela était dans l'ordre de choses.

Visages pâles, nous ne pouvions plus réchauffer nos faces au filtre du Zénith, nous ne pouvions plus, ouvrant jusqu'aux os, saisir la quintessence.

Nous avons oublié tant de gestes qu'il ne restait plus rien de ces êtres qui avaient fui, pensant aller vers, et qui maintenant s'agitaient, déployaient sans visée leurs trajectoires étroites, délicates et déliées, insondables.

Visages pâles, nous repoussions cette voix invisible qui nous hâtait de comprendre, qui parcourait nos limbes, qui tintinnabulait, qui bourdonnait parfois si fort que nous nous sentions obligés de parler haut, pour ne pas perdre le fil, pour poursuivre nos chimères, ce bonheur préconçu où noyer nos identités floues et équivoques.

Puis le fou agita le grelot et nous fûmes obligés de voir.

Notre éclatante nudité.

Notre œil, au centre, cousu.

Nos prémonitions enclavées.

Nos instincts retenus.

Nos résurgences primaires.

Nos férocités élimées.

Notre courte vue.

Nos branches sans rameaux.

Nos souffles courts.

Nos ventres inféconds.

Nos inspirations fades.

Nos objectifs étriqués.

Nos verbiages rudimentaires.

Il fallait un sursaut.

Il vint, de quelque part en nous de plus profond et de plus sensible. »

Mais de sursaut, elle n'en eut pas encore pour elle-même.

Elle eut cette appréhension que ses plaies resteraient à jamais indicibles, suppurant sempiternellement un pus nauséabond, qu'elles demeureraient pour toujours ce purin stérile d'où nulle fleur ne saurait jaillir.

Elle pensait qu'elle mourrait avec cet abcès, là, sans l'avoir jamais crevé.

Visiblement, elle avait tort.

La sensation d'être une étrangère dans sa propre ville pesait.

Cela faisait un moment déjà qu'elle s'était convaincue que Bordeaux n'était effectivement qu'une belle endormie qui valait bien son image d'épinal.

La disparition ou la déshumanisation des lieux qu'elle avait jadis fréquentés, le changement de texture des rues qu'elle avait parcourues la poussaient dans ses retranchements.

Quand elle s'y promenait, elle était tout de suite saisie par un fort sentiment de nostalgie - une tristesse, là, pointant - et ses sorties se faisaient d'un pas de plus en plus pressé et pratique.

Depuis le drame, ce sentiment avait trouvé définitivement ancrage, s'était décuplé et elle finit par se demander ce qui la retenait encore en ce lieu où n'étaient pas ses racines.

Elle y était arrivée sans ambition, sans intentions particulières suivant la ligne, se laissant simplement porter.

Aujourd'hui, elle était devenue exigeante et attendait plus, dans le contexte ambiant, que des mots lancés sans retombées, que des fonctionnements de luttes et des schémas de pensées archaïques ; elle voulait plus que ce fourmillement.

Mais elle avait beau faire, elle n'était à sa place ni dans un milieu militant étriqué, ni dans un milieu artistique déconnecté et trop enclin au soi-même.

Si elle existait, elle n'avait trouvé aucune trace de cette rage qu'elle voulait voir couler sur les murs lisses de cette cité qui s'embellissait sans s'approfondir.

Mais malgré tout le bruit du monde, Bordeaux se faisait doré au soleil, Bordeaux sommeillait.

L'instant où elle tomba coupa donc les derniers liens.

Elle se vit d'abord seule et désolidarisée de tous, se rabougrissant au-dedans, ne pouvant s'entremêler à personne, clôturée.

Elle sut qu'il n'y aurait pas de partage, qu'elle resterait avec sa gueule de travers sans réciprocité, et sans clan.

Par cette brèche, tout pouvait s'engouffrer et c'est l'œil effaré qu'elle crapahuta de nouveau sur les chemins habituels, qu'elle traversa les rues, qu'elle s'arrêta sur les places.

Elle eut cette urgence de se dire qu'elle devait quitter les lieux, qu'elle ne laisserait pas de traces ici, qu'elle devait pousser ailleurs.

Ici, tout la faisait suffoquer : les gens, l'espace, le manque d'espace ; ici, rien ne se jouait d'organique, tout restait à l'épiderme alors qu'elle-même grattait ses plaies jusqu'à l'os, fouraillait bien au fond pour s'en sortir indemne.

Désormais, alors même qu'elle divaguait dans un Bordeaux sans mystère, son présent s'inscrivait déjà dans le souvenir et elle vivait comme si le temps s'était suspendu ou allait à rebours.

Elle renonça à trouver là un équilibre.

Cela fit le bruit d'un déchirement de tissus rêche et quelque chose craqua dans le fond.

Et cette tristesse, là, pointant, la poursuivit sans relâche.

Mais malgré tout le bruit du monde, Bordeaux se faisait dorer au soleil, Bordeaux sommeillait.

Comme elle parlait d'elle au passé et avec beaucoup de distance, elle se demanda si viendrait le jour où elle pourrait écrire « je ».

Quelle différence fondamentale se jouait là ?

Elle n'avait pas prévu de canevas, elle n'avait pas choisi la manière dont elle exposerait cette histoire, la sienne, celle dont elle devait apprendre et renâître.

Ce n'était pas cependant comme si elle feignait par pur effet de style.

Alors quoi ? Pourquoi était-ce si difficile de l'écrire, ce « je » ?

Six mois après les faits, elle relevait encore ici et là en son être de grandes traînées dont elle ne savait plus que faire.

Il s'en trouvait au moins un par jour - ou presque - pour lui rappeler sans cesse et encore ce qui finalement avait réussi à tout changer de place dans un quotidien pourtant déjà si chaotique.

De nouveau sa lèvre devint gênante, picotait et elle passait dessus sans relâche des doigts aux ongles rongés dont les caresses désintégraient toute possibilité d'en finir effectivement.

Une anxiété indécrottable s'attachait à conforter ses convictions qu'il était déjà tard, que la peste avait définitivement envahit le moindre coin de ce pays tiède où tant de choses prenaient à rebrousse poil.

L'amour n'était plus à portée de cœur.

Elle savait, au fond d'elle-même, qu'il n'avait pas disparu. Comment le pourrait-il ? Mais elle n'y avait plus accès que par touches lointaines et chaque fois qu'elle avait pensé le retrouver, intact, étincelant, vibrant de cet éclat qui l'avait un jour ébranlé, il se trouvait toujours un peu plus loin et sa main ne portait jamais jusque là.

Il était évident qu'il lui échappait, qu'il voulait qu'elle le cherche mais son épuisement, physique et intellectuel, était tel qu'elle s'essoufflait à peine avait-elle commencé à le poursuivre.

Cette base là trembla comme si les coups portés l'avaient rendue stérile, comme si, au cœur de son intimité, une place désormais vide n'attendait pas qu'on la remplisse.

Elle se réveillait encore trop souvent la gorge âcre et lorsqu'elle dormait seule, elle repoussait la nuit jusqu'au petit matin pour tomber dans un sommeil abruti et sans rêve.

L'amour n'était plus à portée de cœur.

Cela creusait en elle un désespoir feutré, presque inaudible et seule sa raison pouvait encore lui sauver la face.

De manière tout à fait inédite, elle dut rationaliser sa foi pour ne pas la perdre, incapable de faire vibrer en elle le chant qui s'était tu.

Elle finit par trouver le salut dans le renoncement à atteindre celui-ci.

Cela ne servait à rien de détourner, de tenter de décroisonner, de vouloir à tout prix mettre à nu, de chercher l'évidence.

La chose sur laquelle elle ne pouvait tergiverser, c'est qu'elle était irrémédiablement devenue quelqu'un d'autre et qu'à la fois, elle n'avait peut-être été que rarement aussi proche de son intimité.

Si elle n'avait pas - déjà et depuis longtemps - pesé sa solitude, elle aurait souffert sans compter et n'aurait pu redresser la barre.

Maintenant, cette solitude qui avait pointé le bout de son nez sitôt qu'elle avait montré le sien hors du ventre maternel, cette solitude qui l'avait tant de fois alourdie au seuil de bonheurs fragiles, cette solitude qui avait servi de refuge au moment où les bruits du dehors voulaient l'arracher à sa méditation, cette solitude était devenue comme étrangère sans quitter le moindre centimètre carré de son espace légitime.

Il lui arrivait désormais d'être à la fois présente et absente, constatant la distance entre elle et elle-même, vivant un étrange dédoublement où elle ne pouvait que se voir vivre sa vie.

De cela, elle n'avait aucune maîtrise et cette impression d'être morte à l'intérieur de son corps vivant pouvait surgir n'importe où et en présence de n'importe qui.

Soudain, elle se voyait à travers une fenêtre, elle s'entendait mais elle pouvait tout aussi bien s'extraire et ne réapparaître au carreau que mue par une pulsion de vie irrépressible tout aussi irréfléchie.

Oui, cela avait dû se passer comme cela le jour où, quittant la chaleur, le dernier refuge, elle avait été tirée vers la sortie alors qu'elle n'était ni prête, ni motivée.

Elle pouvait bien courir à donner du sens, il avait suffi que sa gueule se casse pour que surgissent ces phobies anciennes où elle se voyait risquer sa peau à chaque fois qu'elle devait se frotter à une autre.

Elle et elle-même, cela faisait déjà deux et il y avait maintenant autre chose en son sein, quelque chose de viscéralement mort et d'extrêmement vivant, un handicap qui la ferait boiter désormais pour le restant de ces jours.

Sans canne, sans béquille, sans épaule où enfouir cela, elle n'eut pas d'autre solution, pour en finir, que de trouver le salut dans le renoncement à atteindre celui-ci.

Et clôtura.

« Alors l'Ange lui dit :

« Te voici à la croisée des chemins.

Il te faut pour renaître accepter de mourir tout à fait et baigner sept fois ton corps dans les pleurs de tes funérailles.

Il te faut te vêtir de noir et de blanc, aller tête nue tant que la sagesse se tiendra à une enjambée de ton cœur, tant que le soleil et la lune n'auront pas croisé leur course dans le ciel de ton âme.

Quant tu auras été vivant parmi les défunts et mort parmi les vivants, tu pourras de nouveau t'étreindre et tu te reconnaîtras.

Maintenant va ! Ne sais-tu pas que la route est longue ? »

Ainsi, Usul parcourut quatre mers et trois continents, il franchit deux déserts et passa les cols de cinq montagnes. Il s'usa jusqu'à se perdre, jusqu'à fondre.

Dans l'oubli de soi, il finit par se retrouver.

Et l'amour était là, intact, rayonnant. »

Genèse

Premier verset du sixième Livre - **« Comment la vie fut donnée à Usul. »**